

AHMAD BEYDOUN

Libérations arabes
en souffrance

*Approches aléatoires
d'une modernisation entravée*

L'ORIENT DES LIVRES
Sindbad/ACTES SUD

À la mémoire de Dominique Chevallier, maître et ami, à la sollicitude duquel quelques-uns de ces textes doivent d'exister.

À mes filles Hind et May qui, déjà scientifiques américaines, continuent à parler arabe entre elles et fréquentent encore des French conversation meetups.

SOMMAIRE

AVERTISSEMENT	9
I. EN GUISE D'INTRODUCTION : HEURS ET MALHEURS D'UN VOLONTAIRE DU BILINGUISME	11
II. DES TRADITIONS COLLECTIVES AUX ASPIRATIONS INDIVIDUELLES	28
III. DE LA LANGUE MÉTONYMIQUE À LA STRATÉGIE D'ÉVITEMENT	49
IV. LES DEUX VIES DE TAHA HUSSEIN	68
V. L'IMAGE DU CORPS CHEZ ABÛ JA'FAR AL-TÛSÎ	102
VI. CHIISME ET DÉMOCRATIE	125
VII. AMÉNAGER LA LAÏCITÉ ? PERTINENCE ET LIMITES	139
VIII. BEYROUTH, VILLE DE LA DOUBLE LICENCE	145
IX. DE LA GESTION DISCURSIVE D'UN BLOCAGE SYSTÉMIQUE ...	153
X. IMAGE DU CORPS, ESPRIT DE CORPS ET DÉMOCRATIE	168

AVERTISSEMENT

À l'exception d'un seul (le n° III) traduit de l'arabe par l'auteur, les textes qui constituent ce recueil figurent ici dans leur version originale. Certains (les n° I, II, VI et X) ont bénéficié d'une précédente publication en français. Tous, à l'exception du n° IX, ont fait l'objet de traductions arabes en vue d'être repris dans différents ouvrages de l'auteur parus dans cette langue. Le n° IX (le plus récent) était resté inédit. Les indications relatives aux circonstances de production de ces textes sont données en note au début de chacun d'eux.

Un point de terminologie mérite d'être signalé. Le lecteur notera notre hésitation (courante chez d'autres au moment où nos textes concernés ont été rédigés) entre "fondamentalisme" et "intégrisme" pour désigner ce que plus tard on a pris l'habitude d'appeler "islamisme". Ces deux termes –on le sait– sont empruntés à la tradition chrétienne et y colportent deux bagages différents voire contradictoires. Tous les deux désignent mal les tendances islamiques visées, d'ailleurs très diverses. Il nous a semblé que les termes "islamisme" et "islamistes" qui, de même que leurs équivalents arabes, ont un passé bien antérieur à leur usage récent, risquent de prêter, eux aussi, à confusion. En

attendant qu'on trouve mieux, nous nous sommes donc abstenu de nous corriger.

Sur un autre plan, ce sont bien la complémentarité de leurs thèmes et la convergence de leurs analyses qui, par-delà la diversité de forme et la multiplicité des plans d'approche, ont guidé le choix de ces textes à l'exclusion d'autres. Ce fait nous semble clairement exprimé par le sous-titre du recueil. C'est, en effet, d'empêchements à la modernité en terres arabo-islamiques qu'il s'agit dans toutes ces pages...

I
EN GUISE D'INTRODUCTION
HEURS ET MALHEURS
D'UN VOLONTAIRE DU BILINGUISME¹

Pour Nadine Méouchy

Le Chat (lourdement) botté

J'ai appris le français d'abord à l'école de mon village. Vers l'âge de dix ans, je pataugeais encore dans *Le Chat botté*. J'étais déconcerté par cette langue où l'on devait prononcer "ils sortent" ce qui s'écrivait noir sur blanc "il.s sort.ent". Surtout, je restais bouche bée devant le fait qu'on dût appeler "Joseph" ceux qui, selon moi, s'appelaient de toute évidence "Josep.ch". Ce que cette dernière bizarrerie avait pour moi de tragique se mua franchement en ridicule lorsque j'appris, par hasard, que "Joseph" n'était autre, en définitive, que le familier Yûsuf. Je saisissais mal le dessein dans lequel la Providence avait creusé un fossé si profond entre deux formes d'un même prénom. J'accrochai donc le Yûsuf qui se trouvait être à portée de ma main – mon condisciple

1. Discours prononcé à l'occasion de la réception par l'auteur des insignes du grade de chevalier dans l'Ordre des palmes académiques et publié dans *L'Orient-Express*, n° 3, février 1996.

des leçons particulières de grammaire et d'orthographe – et le surnommaï “Josep.ch” : sobriquet qui lui colla à la peau pendant des lustres. À dix ans, j'éprouvais donc des étonnements dignes d'enfants plus jeunes. Sous d'autres cieus, on aurait soupçonné quelque retard mental. À Bint Jbeil, en revanche, je faisais figure de pionnier. Et lorsque nous entamâmes, au cours de l'année suivante, une lecture partielle du *Cid*, c'est le directeur de l'école qui se dérangea, en personne, pour m'interpeller : “Rodrigue ! as-tu du cœur ?”

Le village était passablement anti-français. Il avait été brûlé par la troupe du colonel Niéger, en 1920, et bombardé, même, par des avions : oiseaux d'enfer auxquels la population n'était guère habituée à l'époque mais qui ne devaient plus s'absenter très longtemps depuis. Le fait fut consigné par la poésie populaire.

La campagne française avait été déclenchée en représailles au sordide massacre perpétré au village voisin d'Aïn Ebel par des bandes fanatisées, en partie “bint jbeiloises”. Mais le commandement français visait aussi à occuper l'intérieur du Jabal 'Amil et à liquider (deux mois avant Maysaloun) la guérilla fayçaliste qui avait infligé aux troupes d'occupation d'assez lourdes pertes.

Plus tard, en 1936, la relève de la *za'âma* à Bint Jbeil s'était effectuée sur le fond de l'émeute qui avait ensanglanté le village dans le contexte de l'effervescence nationaliste que connaissaient alors diverses contrées du Levant. Si, au milieu du siècle, le souvenir de 1920 – dont les images n'avaient d'ailleurs rien de vaillant – était déjà émoussé, celui de 1936 constituait, par contre, le mythe fondateur des notoriétés locales en place.

Il n'empêche qu'à travers les bribes d'information que l'on avait sur la civilisation dont ils constituaient les repères, Paris et la Révolution française, Jeanne d'Arc et Napoléon, Rousseau et Voltaire, Lamartine et Hugo, Anatole France

et Gustave Le Bon... exerçaient sur la nouvelle génération de lettrés une puissante fascination. Toute connaissance, même modeste, de la langue française était fortement valorisée. Aussi le directeur de mon école faisait-il courir le bruit qu'il avait lu une cinquantaine de classiques Larousse ! C'en était assez pour mettre aux abois, non seulement les écoliers qui avançaient dans ce domaine à pas de tortue, mais le village entier, toutes générations confondues. Afin de mieux asseoir la terreur qu'il faisait régner sur l'école, le directeur avait trouvé un stratagème supplémentaire : il maintenait *Le Petit Larousse* ouvert sur sa table si souvent que les instituteurs qui passaient à son bureau se mirent à raconter qu'il était en train d'apprendre le dictionnaire par cœur. *Le Petit Larousse* en imposait. Jamais de mémoire de Bint Jbeilois, on n'avait vu de volume aussi épais, imprimé en si petits caractères et rédigé, au surplus, en langue étrangère. On s'étonnait, bien sûr, qu'il s'appelât *Le "Petit" Larousse*. Personne n'avait vu le *Grand* ! Alliant ainsi le pouvoir au savoir, notre directeur devenait le pharaon de l'école ; il y exerçait une autorité sans partage.

Je n'étais pas un élève très appliqué mais j'étais têtue et j'aimais la difficulté. Aussi, au sortir de la sixième, consacrai-je tout le temps libre que me laissaient au cours des vacances les parties de cartes à la lecture des *Trois Mousquetaires* que je ne terminai qu'à la fin de l'été. L'été suivant, je le sacrifiai à la lecture d'un roman de Hemingway, en traduction française, bien entendu. Du côté de l'arabe, le spectacle était nettement différent : à l'âge de 14 ans, je retenais déjà dans ma jeune mémoire plusieurs milliers de vers, une partie du Coran, le manuel de grammaire et beaucoup d'autres choses. J'avais lu (plusieurs fois, pour certaines) toutes les monumentales *Sîra* (Épopée) des héros populaires et je commençais à m'intéresser aux romans contemporains.

Au couvent, le Saint...

C'est au couvent de Machmouché, où je rentrai en troisième, que je commençais à résoudre le grave problème de la vitesse de lecture qui hypothéquait mes rapports aux livres français. Curieusement, la petite bibliothèque du collège comptait surtout des romans de Maurice Leblanc et de Jules Verne. Ils me passionnèrent à tel point que j'arrivais désormais à avaler un roman en moins d'une semaine; ce qui, comparativement à l'interminable martyr qu'avait constitué pour moi mes lectures de Dumas et de Hemingway, représentait un exploit inouï. Je tombai successivement, à la même époque, sur un prof de français puis, en classe de seconde, sur un prof de littérature française qui, manifestement, n'adoraient pas leur métier. Ils préféreraient débattre en classe de sujets plus attrayants que la classification des propositions subordonnées ou l'art poétique de Boileau. Je m'efforçai donc de leur soutirer des réponses aux questions qui ravageaient mon cœur d'adolescent: Dieu existe-t-il? La vie a-t-elle un sens? Y a-t-il un fondement de la morale? Ils louvoyaient, s'esquivaient. Ils étaient tous les deux, je crois, des escrocs intellectuels. N'empêche que j'écoutais passionnément le bavardage existentialiste qu'ils débitaient. Les noms magiques de Sartre, Camus et de Beauvoir que je rencontrais aussi, quoiqu'en caractères arabes, dans la revue beyrouthine *al-Ādāb*, me devinrent familiers. Fait crucial: je vivais désormais mes inquiétudes métaphysiques en termes français.

Je retrouvai le même prof de littérature française à l'école des Makassed de Saïda où j'entamai ma classe de première. J'avais décidé d'aller aux sources, de passer outre les racontars du cher prof pour me plonger directement dans la littérature existentialiste.

Un jour –réminiscence, sans doute, d'un ancien subterfuge bint jubeilois– je posais ostensiblement sur mon pupitre *L'Homme révolté* de Camus que je venais d'acquérir.

Dès qu'il l'aperçut, M. le Professeur en prit possession d'autorité, prétextant que ce n'était pas une lecture pour mon âge. Le coup était d'autant plus dur que les livres français, les collections de poche exceptées, étaient chers et que j'avais dû, sans doute, essorer rudement mon budget étriqué de fumeur et de cinéphage pour me procurer celui-là. Aussi, prévenant quelque débordement violent de la part de son élève dépité, mon maître se hâta-t-il de promettre un dédommagement équitable. Effectivement, il m'apporta dès le lendemain *Aphrodite*. Ce roman de Pierre Louÿs se révéla être pratiquement un manuel d'érotisme, qu'en pédagogue averti, le cher maître jugeait mieux adapté à mes besoins que les élucubrations moralisantes de Camus. Il devait avoir raison puisque la fréquentation répétée d'Aphrodite se solda par une augmentation très sensible de ma vitesse de lecture.

L'Être et (surtout) le Néant

Au cours de l'été 1961 –je venais de terminer ma première année de licence– j'attaquai *L'Être et le Néant*. Il était écrit dans le petit opuscule de Foulquié sur l'existentialisme que ceux qui avaient lu et compris le grand ouvrage de Sartre se comptaient sur les doigts d'une main. Je décidai de me compter sur un doigt de l'autre main. J'ai tenu tête vaillamment à ce minotaure qui d'ailleurs me fit l'impression de devenir, progressivement, docile, séduisant même.

J'avais dix-huit ans. En huit étés, j'avais parcouru, à grandes enjambées, la distance du *Chat botté* à *L'Être et le Néant*. L'intervalle, je l'avais meublé surtout de polars, de science-fiction, de littérature existentialiste et –baccalauréat oblige– de classiques Larousse : beaucoup moins que cinquante ! En ce début d'automne, je portais le deuil de l'union syro-égyptienne qui s'était rompue le 28 septembre. J'avais aussi un chagrin d'amour. Il ne manquait plus que

Fayrouz qui choisit ce moment précis pour lancer *Tikhmîn râhit hilwit el-hilwîn*. Sartre m'apprenait que l'homme était une passion inutile, que le néant s'insinuait dans l'être comme le ver dans le fruit, que nous étions condamnés à la liberté. Le monde où s'étaient déroulées mon enfance et mon adolescence chavirait. Mais au fond de mon cœur était désormais planté, comme une écharde, un mot bien français : liberté.

Des stars et des maîtres

Lorsque je débarquai en France, en octobre 1963, je n'avais jamais engagé de véritable conversation en français. Je répondais comme je pouvais aux oraux de fin d'année. Il m'arrivait aussi de poser des questions à mes profs en français ou de risquer – dans cette langue – quelque remarque. J'avais eu des échanges, en français, avec René Habachi qui m'avait offert son amitié. Je confrontai chez *Noura* ou à l'*Automatique* mon agnosticisme assez farouche à sa bienveillante foi personnaliste. Mais, avec lui, je pouvais me rabattre sur l'arabe quand je voulais. Aussi, c'est à Carpentras, où j'arrivais de Marseille en route pour Paris, que j'eus ma première conversation avec une Française, la femme d'un cousin, qui voulait savoir – d'une source qu'elle estimait plus objective que son mari – à quoi s'en tenir sur la vie au Liban vers lequel le couple préparait son départ. L'interrogatoire me valut une migraine de trois jours...

Mais la France, à défaut du français, m'appartenait si naturellement déjà que le lendemain même de mon arrivée à Paris, j'exigeais, sans ambages, le départ du président de la République française. Et quel président ! J'étais venu, ce matin-là, voir à quoi pouvait bien ressembler la Sorbonne lorsque je me retrouvai sur la place au milieu d'une manif d'étudiants. Deux minutes plus tard – juste le temps de jacter les slogans – ma propre voix arrivait à mes oreilles comme

d'un autre monde (ce qui était bien le cas) : "Des amphis, pas de canons ! Fouchet, démission ! De Gaulle, à la porte !"

Il y eut ensuite des pavés, les policiers qui nous chargèrent, le caniveau, le parapluie et, enfin, moi remontant à toutes jambes le boulevard Saint-Michel. Ma mégalomanie avait vécu...

J'ai fréquenté la Sorbonne et le Collège de France au temps des grands maîtres. Bachelard et Merleau-Ponty venaient de mourir. Mais les noms d'Aron, Gurvitch, Friedmann, Jankélévitch, Ricœur, Hyppolite, Wahl, Alquié, Berque, Rodinson et quelques autres surchargeaient mon emploi du temps. À force d'écouter ces messieurs, je me libérais de l'envoûtement que leurs seuls noms avaient exercé sur moi au cours de mes années de fac à Beyrouth. J'étais même devenu exagérément critique vis-à-vis de l'enseignement de certains d'entre eux. Nonobstant ma fréquentation remarquablement assidue des amphis et des salles de cours, mon cœur battait, en fait, pour les déviants, les vitrioleurs. Je jouais Jean Genet contre Aron, Jacques Prévert contre Jankélévitch. Mes dés étaient pipés. Contre Juliette Gréco ou Yves Montand, le vieux Gurvitch (mauvais accent, mauvais français, mauvaise humeur) ne pouvait faire le poids.

En même temps, à côté de Sartre, une nouvelle étoile montait dans le firmament de mon rêve universaliste : Karl Marx, dont la philosophie morale se trouvait au centre de mon premier projet de thèse. Dans ma chambre mal chauffée de la rue Ponscarne, je passais des dizaines de nuits blanches à résumer son œuvre avec une minutie qu'aujourd'hui je trouve franchement pathologique. Il me fallut cependant quelque temps encore avant d'adopter ouvertement, pressé par la conjoncture intellectuelle de Beyrouth où je rentrai définitivement au début de l'automne 1965, l'étiquette marxiste. C'est à Beyrouth également que j'entendis parler, pour la première fois, d'Althusser et de

Foucault, dont les noms sortaient encore des limbes au cours de mes deux courtes années parisiennes. Enfin, je ratai Lévi-Strauss qui pourtant était à deux pas, dans quelque salle de ce Collège de France où j'allais régulièrement écouter Berque et Hyppolite. J'avais rencontré le nom de l'anthropologue dans la *Critique de la raison dialectique* de Sartre. Mais je ne mesurais pas encore la puissance de son œuvre. Aujourd'hui encore je regrette ce retard.

La culture française que j'avais élue était celle de l'irrespect. Il y en a d'autres, je le sais. Par ailleurs, l'irrespect qu'aujourd'hui encore je fais mien n'est pas synonyme d'effronterie ni de vulgarité. Il n'a rien de violent. En prenant de l'âge, j'ai fait quelques progrès sur le chapitre de la politesse. Je concède volontiers que l'humour – autant que l'amour qu'il contribue à entretenir d'ailleurs – est une lumière de vie; l'ironie, talent humoristique de première nécessité, représente, à mes yeux, une vertu cardinale. En revanche, je répugne de plus en plus à la violence verbale et regrette de ne pas avoir appris plus tôt à l'éviter. L'irrespect que je revendique est une attitude de l'esprit. Il consiste à ne pas s'incliner devant les arguments d'autorité, à postuler que personne n'a assez de génie pour mériter de votre part une démission de la raison.

Rythmes versus Structures

Avant même d'entamer des études de philosophie, j'avais contracté l'habitude d'apprendre par cœur des formules de philosophe ou même des phrases de romancier que j'estimais receler une sagesse profonde ou présenter une structure particulièrement vigoureuse. À cette dernière catégorie appartenait, par exemple, la fameuse définition sartrienne de la conscience: "La conscience est un être pour lequel il est dans son être question de son être en tant que cet être implique un être autre que lui." En arabe, je